

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

VOL. III.

NEW-YORK, MERCREDI, 30 JUIN 1830.

NO. 36

AMÉRIQUE DU SUD.

VÉNÉZUELA.

Nous apprenons par l'arrivée du brick *Kenhawa* en 16 jours de Laguira, que le congrès Vénézuélien réuni à Valence avait fait de grands progrès dans l'organisation d'un gouvernement provisoire, par anticipation aux devoirs plus importants qu'il avait à remplir. Une proposition a été faite à cette assemblée, à l'effet d'abolir toutes les distinctions de religion, mais on n'a point délibéré à ce sujet. Le général Paez a été élu chef suprême provisoire. Il était à Valence, et on le dit très populaire. Le mouvement insurrectionnel qui eut lieu vers la fin de mai à Guénapa sur le Rio Chico sous le vent de Laguira en faveur de Bolivar, et qu'on regardait comme méritant peu d'attention, a pris un caractère plus sérieux. On rapporte qu'une felouche avait été envoyée à Carthagène pour demander secours, et une petite goëlette armée était employée par les autorités de Laguira pour croiser en dehors de Rio Chico. Le général Monagas commandant du district, qui se trouvait à Valence en sa qualité de député au congrès, est retourné à son commandement, et a passé le 21 mai par Laguira. Toutes les communications avec les districts mécontents, Caraccas et Laguira ont été interceptées. Quelques faibles détachements sont partis de cette dernière place pour joindre les forces qui s'assemblent à Caraccas.

Des avis ont été reçus à Laguira peu de jours avant le départ du *Kenhawa*, mais qui n'étaient pas généralement connus, annonçant qu'Angostura sur l'Oronoque s'était déclaré pour Bolivar. L'information n'était pas officielle, mais venait, dit-on, d'une source directe, et a été communiquée à une personne qui avait tous les moyens d'être bien informée. On n'avait appris rien de satisfaisant concernant Bolivar; d'après quelques rapports il vivait tranquillement à Bogota, d'autres disent qu'il faisait ses préparatifs pour quitter le pays. Divers bruits circulaient, aucun desquels ne mérite confiance. On assurait entr'autres choses que trois régiments, un de tirailleurs, un de grenadiers, et un régiment d'artillerie avaient déserté Bolivar pour joindre les Vénézuéliens.

Extrait de la nouvelle Constitution résolue par le Congrès constituant de BOGOTA.

- 1°. La nation ne sera le patrimoine d'aucune famille, ni d'aucun individu.
- 2°. Le territoire de la Colombie comprend la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, et la capitainerie-générale de Vénézuéla.
- 3°. La religion Catholique, Apostolique et Romaine, sera la seule religion dominante dans la République, à l'exclusion de toutes les autres.
- 4°. Le gouvernement sera divisé en trois pouvoirs; Exécutif, Législatif, et Judiciaire.
- 5°. Le corps Législatif sera divisé en deux chambres, du Sénat et des Représentants. Les sénateurs seront élus pour 8 années, et les membres de la chambre des représentants pour quatre. Leur réunion est fixée au deux de février de chaque année.
- 6°. Le pouvoir exécutif sera exercé pendant un terme de huit ans par un magistrat auquel est conféré le titre de président, et par un vice-président, dont les fonctions dureront quatre années.
- 7°. Le Président sera responsable dans les cas seulement de trahison, de machinations tendant à changer la forme du gouvernement, et de refus arbitraire de sanctionner les lois.
- 8°. Un procureur-général de la nation sera chargé de défendre devant les cours et les tribunaux, l'observation des lois.
- 9°. Le pouvoir judiciaire sera exercé pendant la vie des juges: ils sont inamovibles, hors les cas de malversation.
- 10°. Chaque province aura une assemblée particulière pour délibérer sur les affaires municipales, et au besoin sur celles qui concernent la république.
- 11°. Les fonctions civiles seront séparées et distinctes des fonctions militaires, dans tous les départemens, provinces et districts.
- 12°. La Constitution garantit la liberté de la presse, l'asile du citoyen et sa correspondance, les personnes, et les propriétés.

SOMMAIRE DE LA CONSTITUTION.

Tous les Colombiens sont égaux devant la loi, quelle que soit leur fortune ou leur profession. Les places, honneurs ou distinctions ne seront point héréditaires. Toute personne aura un droit égal à élire ou à être élue aux fonctions publiques déléguées par les citoyens, pourvu qu'elle ait les qualités requises. Après 1840, nul ne jouira des droits de citoyen s'il ne sait lire et écrire. Les droits de citoyen seront suspendus à l'égard des hommes adonnés à l'intempérance. On s'assemblera dans chaque paroisse une fois tous les quatre ans pour faire choix d'électeurs. Pour être admis à voter, il faudra être habitant de la paroisse, et jouir des droits de citoyen. Les électeurs devront être propriétaires fonciers d'une valeur de \$1500, ou jouir d'un revenu annuel sur propriété de \$200, ou d'un revenu annuel de \$300 provenant d'une profession ou de quelque branche utile d'affaires, ou recevoir un salaire de \$400. Les électeurs assemblés dans leurs provinces respectives, voteront pour les président et vice-président. Ils choisiront aussi les sénateurs et les représentants au Congrès. Les assemblées électorales n'auront point le droit de donner des instructions aux sénateurs ou aux représentants.

Les sénateurs devront être âgés de 40 ans, posséder en propriétés foncières une valeur de \$8,000, ou avoir un revenu foncier de \$1,000, ou de \$1,500 provenant de leur profession ou de quelque branche utile d'affaires. Ils seront élus pour un terme de huit années. Le renouvellement se fera par quart tous les deux ans. Chaque province a le droit d'envoyer un sénateur au Congrès.

Les représentants seront choisis dans la proportion d'un sur 40,000 habitants et un autre pour le surplus s'il s'élève à 20,000. Ils devront posséder \$4,000, en propriétés foncières, ou un revenu annuel foncier de \$500, ou de \$800, provenant de leur profession, ou de quelque branche utile d'affaires. Ils conservent leurs fonctions pendant quatre ans. Le renouvellement s'opère tous les deux ans par moitié. Les représentants devront être âgés de 30 ans. C'est la chambre des représentants, qui de son propre mouvement, ou à la requête d'un citoyen dénonce les président et vice-président dans les cas de haute-trahison, spécifiés par l'article 87. Savoir: S'ils sont accusés d'avoir conspiré contre les libertés et l'indépendance de la Colombie, d'avoir formé des complots pour détruire la constitution, et établir une autre forme de gouvernement pour la République; s'ils refusent de sanctionner les lois, ou les décrets approuvés par le congrès, renvoyés par l'exécutif et approuvés de nouveau par les deux tiers des membres des deux chambres. Il est aussi dans les attributions de la chambre de dresser les actes d'accusation contre les ministres, les conseillers d'état, le procureur-général, et les magistrats de la cour suprême, pour inconduite dans l'exercice de leurs fonctions.

Si aucun des candidats à la présidence ne recevait dans l'assemblée électorale la pluralité des votes, l'élection sera faite par le congrès, qui choisira dans ce cas sur les trois candidats qui auront réuni le plus grand nombre de votes. Le Président et le Vice-Président devront être nés dans la Colombie, et âgés de 40 ans, et avoir résidé dans la Colombie au moins six années avant l'époque de l'élection. Le président aura le pouvoir de nommer et déplacer les ministres et les conseillers d'état, de nommer, avec l'approbation du sénat, les magistrats de la cour suprême, les archevêques et évêques, et les généraux de terre et de mer. Il ne pourra commander en personne l'armée ou la marine, qu'il n'ait obtenu le consentement exprès du Congrès; auquel cas, le vice-président prendra charge du pouvoir exécutif. Il ne pourra priver aucun Colombien de sa liberté, ni le punir de sa propre autorité. Il ne pourra arrêter le cours de la justice, s'opposer aux élections requises par la Constitution, suspendre, ni dissoudre les chambres. Il ne pourra s'absenter du pays qu'une année après avoir cessé d'administrer le pouvoir exécutif, ni exercer ce pouvoir hors de la capitale dans aucune autre partie de la république.

Hors les cas de trahison précités, le président n'est point responsable.

Le gouvernement politique supérieur de chaque département réside dans le préfet nommé par le président, dont il est l'agent immédiat, et avec lequel il entretiendra des relations par l'entremise du ministre de l'intérieur. Chaque province aura un gouverneur, nommé par le préfet politique du département. Les préfets et gouverneurs sont appelés à remplir ces fonctions pour un terme de quatre années. L'autorité civile et militaire des départemens et des provinces ne pourra sous aucun prétexte résider dans la même personne. Les cantons seront gouvernés par des officiers civils, subordonnés aux gouverneurs provinciaux.

Douze heures après l'arrestation d'un Colombien quelconque le juge sera tenu de spécifier par écrit les causes de l'arrestation, et de fournir une copie des spécifications au prisonnier s'il le requiert. Aucun colombien ne sera contraint de témoigner contre lui-même, sa femme, ses enfants, frères ou sœurs. Aucun colombien ne sera jugé ou puni en vertu d'une loi à laquelle il faudrait donner un effet rétroactif. Aucun colombien ne peut être dépossédé de sa propriété, et on ne pourra en faire usage pour les besoins publics sans le consentement du propriétaire, à moins que l'intérêt général légalement constaté ne le requière, auquel cas il en recevra le juste équivalent. La peine de confiscation de biens est abolie. La dette publique est garantie.

Le pouvoir réservé au congrès de réformer la constitution ne s'étendra pas au changement de la forme du gouvernement qui sera toujours républicain, populaire, représentatif et responsable.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

(Suite et fin.)

La question de savoir si le libérateur n'a pas été l'instigateur secret de tous ces mouvements, et surtout de la rébellion du bataillon de grenadiers, ne pourrait être résolue affirmativement, sans lui faire injustice. Cependant la conduite de Caicedo, celle du parti libéral du congrès devraient y faire croire. Ils ont tous agi avec décision, et probablement d'après la conviction que leur existence était compromise, attendu que déjà ils s'étaient tellement engagés dans les voies de l'opposition contre Bolivar, que le triomphe de celui-ci aurait sans doute amené leur ruine complète. On doit être plus frappé encore, du changement qui s'est opéré parmi les membres du congrès. Jusqu'au dernier moment une majorité considérable était favorable à Bolivar, mais à peine eut-elle acquis la certitude que le gouvernement fortifié de la résolution des citoyens était déterminé à faire une résistance effective, que le congrès s'est unanimement prononcé contre lui; lui-même a brusquement abandonné le voisinage de Bogota. Nous rappelons à dessein ces faits positifs et authentiques au souvenir de nos lecteurs parcequ'ils jettent une véritable clarté sur les circonstances confuses d'ailleurs, de cette très intéressante catastrophe. Quel que soit le penchant vers lequel nous soyons entraînés, il est toutefois certain qu'aussi long-tems que Bolivar restera dans le pays, la Colombie ne jouira d'aucune tranquillité. Ce n'est pas son pouvoir seulement, bien que depuis dix ans il ait excédé toutes les limites, tous les droits du citoyen et du magistrat, qu'il ait même surpassé l'autorité d'un monarque quelconque, c'est la crainte qu'inspire son nom, une crainte vague de sa perfidie, qui paraissent éloigner de lui, et éloignent en effet, tous les esprits libéraux. Bolivar malheureusement pour sa gloire, a découvert et adopté à l'égard de ses compatriotes le secret des tactiques européennes qui consiste à paralyser, et à empoisonner les facultés morales et intellectuelles afin de dominer plus sûrement, et de subjuguier l'opposition. Il a pendant sa dictature recouru à des moyens qu'il est impossible de justifier, et employé des agents qui dé-

gradient même le pouvoir. Des exécutions, la persécution, l'exil, l'espionnage le plus étendu, la suspension de la liberté de la presse, la violation de la propriété, de la correspondance particulière, jusqu'au rétablissement des monastères, tout a été mis successivement en œuvre pour affaiblir l'esprit de la nation et la soumettre. On ne peut lui refuser le très grand mérite de ses services dans l'affranchissement de l'Amérique du sud ; il a certainement fait plus que qu'il soit pour l'indépendance de la Colombie, mais il semble qu'il ait médité d'en recueillir seul les avantages.

Que ses compatriotes l'aient découvert enfin, malgré les efforts qu'il a faits pour déguiser ses vues, nous n'en sommes nullement surpris, et nous ne nous étonnons pas davantage de l'excessive anxiété avec laquelle ils désirent son départ. Il est également urgent pour sa gloire et pour le bonheur du peuple. La singularité de sa situation rend cet ostracisme nécessaire. Quant à la constitution qui a été sanctionnée par le congrès, elle devient, d'après la nature particulière des changements qui ont eu lieu, un objet d'une importance secondaire. L'esprit vivifiant sous l'influence duquel elle a été établie, n'existant plus, la forme probablement disparaîtra aussi.

Le caractère de cette nouvelle constitution est d'une nature variée. Elle est centrale, pour ce qui a trait aux réglemens municipaux, le président étant investi d'un pouvoir presque absolu, et pouvant tout contrôler, par l'entremise des préfets et des gouverneurs ; et il faut la considérer comme fédérale, en ce qui touche l'administration supérieure. Elle participe de la constitution consulaire de France, et de celle des États-Unis d'Amérique, mais un peu plus de la première que de celle-ci dans ses dispositions essentielles ; elle est plus centrale que fédérale. On ne peut se méprendre sur l'influence qui a le plus agi sur sa rédaction. Mais les effets qu'elle devait produire étant accomplis, et les états dont la république est composée nécessitant évidemment qu'elle prenne un caractère fédéral, il y sera fait sans doute de grands changements. Quoiqu'il advienne à cet égard, nous croyons fermement que la Colombie est suffisamment éclairée pour pouvoir se passer de guide, dans l'adoption d'une constitution qui lui convienne, et qu'elle a aussi une force morale suffisante pour la mettre à exécution. La supposition gratuitement répandue, qu'elle deviendra le théâtre et la proie de la guerre civile, aussitôt que Bolivar se sera retiré, que la sécurité du pays réclame que le Libérateur continue encore à tenir dans ses mains le timon de l'état, ne saurait inspirer de meilleure réplique que le langage que nous allons citer d'un homme d'état de l'Amérique. « *Ego medius fidius non existimo tam omnes Deos aversos esse a salute populi romani, ut Octavius orandus sit pro salute cujusquam civis, non dicam pro liberatoribus orbis terrarum. Juval enim magnifice loqui ; et certe decet adversus ignorantes, quid pro quoque timendum, aut a quoque petendum sit.* »

Ad Brutum Ep. 15.

[Extraits des journaux anglais reçus par le navire *Mary-Howland*, parti de Liverpool le 20 mai.]

La santé du roi d'Angleterre s'améliore. Sa maladie a pris un cours plus favorable et quant à présent on le considère hors de danger. Voici la teneur du dernier bulletin.

WINDSOR CASTLE, 18 mai.

Le roi a passé une nuit tranquille. Les symptômes indiquent tous du soulagement. (Signé)

HENRY HALFORD.

M. J. TIERNEY.

Une pétition a été présentée à la chambre des communes signée par la chambre de commerce de Manchester, pour inviter les communes à prendre des mesures, afin de prévenir l'expédition des français contre Alger.

Le 17 de mai, à la seconde lecture du bill relatif à l'émancipation des Juifs, il a été rejeté ; 165 membres ont voté en faveur, et 228 contre ; majorité contre le bill, 63.

LONDRES, 12 mai.

Nous avons reçu dans la soirée d'hier, par exprès, des journaux de Paris et *P. Allgemeine-Zeitung*. Les fonds publics sont partout en baisse ; on en donne plusieurs raisons. Un correspondant de Francfort parlant de ceux de France, attribue la cause de leur dégradation à la crainte d'une réaction politique dans ce pays, aussi bien qu'à la position de ses finances. La baisse des fonds français a précédé celle des fonds autrichiens.

Au sujet de la dissolution des Chambres, la *Gazette de France* annonce comme étant l'opinion la plus accréditée dans le jour : que le Dauphin est attendu le 14, qu'il y aura le 15 un conseil des ministres ; un autre, s'il est nécessaire, le 16, et que le 17 paraîtra l'ordonnance de dissolution.

LONDRES, 14 mai.

Hier au soir nous sont parvenus les journaux de Paris du 11, et *P. Allgemeine-Zeitung* du 8. L'opinion relative à la dissolution immédiate des chambres se propage de plus en plus, ou plutôt elle donne aujourd'hui à cette mesure le caractère d'une certitude absolue. En même temps les fonds français continuent à baisser, ce qui nous semble être d'un sinistre augure pour les ministres au moment où ils s'engagent

dans deux grandes entreprises, l'une dans l'intérieur, l'autre au dehors, dont le succès seul peut assurer leur existence. Le *Journal de Commerce* répète, dans les termes de la plus grande confiance, que le prince Léopold a refusé la souveraineté de la Grèce.

Le *Constitutionnel* annonce que depuis deux ou trois jours les ateliers de l'imprimerie royale ont été surchargés de travail, sans doute pour les instructions et les ordres relatifs aux élections, à moins qu'on n'ait l'intention de renouveler le scandale des pamphlets et des libelles de 1827.

LIVERPOOL, 20 mai.

Nous apprenons par les journaux de Paris du 13, que la première division de l'expédition devait s'embarquer le 11, l'artillerie le 12 ; la seconde division le 13, la troisième le 14, et la totalité à l'exception de la cavalerie, et d'un ou deux régiments d'infanterie, serait probablement sous voile le 16.

Le 4 le Dauphin a passé les troupes en revue à Toulon. Le 5 il s'est rendu au Polygone pour faire l'inspection de la flotte.

GIBRALTAR, 22 avril.

Il paraît, d'après les nouvelles reçues d'Oran, qu'un grand mouvement a lieu sur toute la côte d'Afrique jusqu'au Mont Atlas. Les Maures capables de porter les armes arrivent en masses, les femmes et les enfans ont été envoyés dans l'intérieur.

Le *Liverpool Courier* fournit des extraits d'un journal allemand, renfermant des avis intéressans sur la politique, mais dénués de probabilité. On a reçu, dit ce journal, une lettre de Naples annonçant officiellement la coopération du pacha d'Égypte avec la France. Il devait, dit-on, faire la conquête de Tripoli et de Tunis ; la France, celle d'Alger. Les gouvernemens doivent être renversés, et les territoires placés sous la domination de la France et d'Alger. L'Angleterre, ajoute-t-on, témoigne beaucoup de jalousie et a échoué dans ses tentatives auprès de la Russie ayant pour objet de contrarier l'expédition française.

ROME, 24 avril.

La mère de Napoléon vient d'éprouver un accident qui met sa vie en danger, et plonge dans l'affliction les membres de la famille Bonaparte qui se trouvent à Rome, ainsi que toutes les personnes de la ville, Italiens et étrangers, qui ont conservé quelque affection pour la famille impériale.

Judi 22, tandis qu'elle était en promenade dans la villa Borghese, Madame mère glissa et fit une chute, quoiqu'appuyée sur son écuyer le chevalier Cozorra trop âgé pour avoir pu la soutenir. En faisant des efforts pour se relever, elle s'écria que tout le poids de son corps avait porté sur sa cuisse, et qu'elle ressentait une vive douleur. Ses gens la placèrent avec beaucoup de difficulté dans sa voiture, et la transportèrent au palais. Les médecins appelés aussitôt reconnurent que la cuisse était fracturée. Nous voici au troisième jour depuis l'accident, et la malade est en grand danger. Son grand âge (83 ans) et la crainte d'une inflammation ont empêché qu'on n'eût recours aux spécifiques usités en pareil cas.

Tous les membres de sa famille qui se trouvent à Rome, le cardinal Fesch son frère, les princes Louis et Jérôme Bonaparte, la princesse Carrino épouse de Lucien, sont dans les alarmes et dans le deuil.

Des exprès ont été expédiés pour annoncer ce douloureux événement à Madame Murat, comtesse de Lepano, à la reine Hortense, et au duc de Reichstadt.

Les richesses immenses de Madame Bonaparte, la grande valeur des bijoux qu'elle possède, excitent la curiosité de chacun, et font naître le désir de connaître son testament et les clauses finales qu'elle aurait pu y ajouter par un codicile. J'en aurai une copie aussitôt qu'il paraîtra, et vous serez des premiers à en recevoir la communication. En attendant, les personnes les plus avides, et qui croient être le mieux informées, imaginent des legs, font la répartition de sa fortune en sommes à leur convenance, et désignent d'avance son héritier. De tous les rapports que j'ai pu recueillir, celui qui suit paraît réunir le plus de probabilités, parce qu'il vient d'une bonne source : Madame Bonaparte nomme le duc de Reichstadt, fils de Napoléon, son héritier universel. Elle laisse 500,000 fr. à chacun de ses enfans ainsi qu'au cardinal Fesch ; elle lègue de nombreuses pensions, et des souvenirs aux personnes attachées au service intérieur de sa maison ; et enfin elle pourvoit à la distribution d'aumônes considérables destinées aux pauvres de Rome et de la Corse.

Tous les artistes de la ville, chargés d'exécuter les ouvrages nombreux ordonnés par Madame Bonaparte et ses enfans, assiègent les portes du palais, leur existence honorable est liée à la prolongation d'une vie dont les jours paraissent être comptés, et qui, si nous devons en croire les pressentimens des médecins, et les craintes qu'ils inspirent, auront bientôt leur terme.

BOSTON, 24 juin.

L'avis suivant a été reçu à Boston par le brick *William-Henry*, actuellement en quarantaine, parti de Smyrne le 25 avril.

Des lettres de Constantinople en date du 15 avril, reçues à Smyrne, annoncent qu'un arrangement commercial avec le Sultan, accordant aux bâtimens américains la libre navigation de la mer Noire, a été conclu le 13 avril par l'agent américain, M. Rhind, et qu'un firman a été obtenu pour l'entrée à Constantinople du *Java* et *Lezington*, qui se trouvaient à Vourla.

D'après la loi de la Louisiane, la peine de mort ou l'emprisonnement, à la discrétion de la cour, peuvent être infligés aux personnes qui se serviront, soit au barreau, soit en chaire,

sur le théâtre ou ailleurs, d'un langage tendant à créer des désordres parmi la classe des nègres libres, ou contre celles qui introduiraient des journaux, etc., ou qui commettraient quelque acte ayant une semblable tendance. Il y a peine d'emprisonnement contre les personnes qui enseignent à lire aux esclaves.

Mushalatubba, chef de la tribu indienne des *Choctaws*, s'est présenté comme candidat au Congrès, et réclame les suffrages des habitans de l'état du Mississippi dans lequel il fait sa résidence. Les lois de l'état ayant conféré aux Indiens les droits de citoyen, et leur nombre étant plus considérable dans le comté que celui des blancs, il est probable que son élection aura lieu.

Explorations royales. — Le 20 avril dernier le prince Paul de Wurtemberg est arrivé au fort Clark, village de Mandan, d'où il devait partir pour se rendre à l'embouchure de la rivière Yellow Stone (Yellow Stone river).

Quelques officiers de la corvette des États-Unis *Vincennes*, pendant la relâche du bâtiment à Sainte-Hélène, ont visité le tombeau de Napoléon, et se sont procurés quelques branches du saule pleureur qui le couvre, et les ont plantées dans des pots de terre à bord de la corvette. Ces branches ont pris racine et réussissent parfaitement.

La corvette américaine *Concord*, capitaine Perry, a mis à la voile de Portsmouth, (N.-H.) lundi matin à 7 heures avec un bon vent, pour Hampton-Roads, afin de recevoir à son bord l'honorable John Randolph, ministre des États-Unis auprès de la cour de Russie, et sa suite.

Le *Concord* est un bâtiment de 7 à 800 tonneaux, armé de 24 canons et monté par un équipage de près de 200 hommes. Le ministre sera débarqué à Cronstadt.

Le *National Intelligencer* annonce que le Président des États-Unis est parti, avec sa famille, pour se rendre à sa résidence dans l'état du Tennessee.

Nous apprenons par le même journal que le Secrétaire de la guerre et sa famille sont partis pour aller visiter *West Point*, d'où ils se mettront en route pour le Tennessee. On croit que le Secrétaire fera une absence de deux à trois mois.

Le *Richmond Enquirer* remarque à ce sujet, que les affaires particulières du Président doivent le rappeler chez lui après une absence de 18 mois ; et en outre, il se propose d'avoir une entrevue avec quelques uns des Indiens, afin de décider la manière dont il exécutera le mandat très important qui lui a été confié par l'acte du dernier Congrès. Il n'est pas d'homme qui connaisse mieux que lui le caractère indien, et aucun agent ne pourrait découvrir mieux que lui leur disposition ; c'est-à-dire, s'ils ont réellement la volonté d'émigrer à l'ouest du Mississippi, ou de quelle manière ils entendent franchir les obstacles qu'on leur oppose, au moyen d'explications franches et honorables. Le Président sera sur le terrain ; sa conversation avec les chefs, l'ascendant de son caractère parmi eux, son tact, et sa connaissance intime des habitudes et des propensions des Indiens, le mettront à même de déterminer jusqu'à quel point le plan d'émigration pourra être exécuté, ou s'il faudra y renoncer.

Accroissement et amélioration de la navigation du Mississippi. — Un journal de l'ouest annonce que l'agent employé par le gouvernement, le capitaine Shreve, a complètement réussi à rendre la rivière, à une distance de 300 milles, aussi facile à naviguer qu'un étang, et que sous très peu de temps elle sera affranchie de tout obstacle, depuis la Trinité jusqu'à la Balise. Son projet est d'abattre tous les arbres à fleur d'eau (snags), au moyen d'un double bateau à vapeur. Les bossoirs seront liés par une poutre recouverte de plaques de fer et à l'aide d'une forte charge de vapeur, il renverse les arbres. On a remarqué qu'ils se rompent uniformément à leur point de jonction avec le fonds de la rivière.

WASHINGTON.

DÉPARTEMENT DU TRÉSOR, 15 juin 1830.

Le Sénat ayant requis du Secrétaire de la Trésorerie, qu'il eût à présenter un rapport à la prochaine session sur le montant des droits remboursables au commerce, dans le cas où le bill (dont une copie est annexée) présenté au Sénat par le comité des finances serait érigé en loi, et qui a pour objet, « d'exempter la marchandise importée dans certaines circonstances de l'application de l'acte du 19 mai 1828, » ayant pour titre : « Acte relatif à la modification de plusieurs actes imposant des droits sur les importations, » les négocians des États-Unis qui ont importé des marchandises dans les cas énoncés dans le bill, sont respectivement invités à communiquer au directeur des douanes du district dans lequel l'importation a été faite, les informations nécessaires pour mettre le Secrétaire de la Trésorerie en état de préparer le rapport requis par le Sénat.

Les informations doivent être accompagnées de la facture des marchandises ; de la date de l'ordre d'envoi, ou du départ du bâtiment par lequel il a été expédié ; le nom du lieu ou des lieux dans lequel il a été adressé ; dans lequel il devait être exécuté, et d'où les marchandises devaient être mises à bord ; la date de l'importation, et le nom du bâtiment par lequel elle a été faite ; et une déclaration que l'ordre a été donné dans le cours régulier des affaires. Le tout attesté par la signature de l'importateur.

(Signé) S. D. INGHAM, Secrétaire du Trésor.

Copie du Bill dont il est fait mention ci-dessus.

BILL pour exempter la marchandise importée dans certains cas, de l'application de l'acte du dix-neuf mai 1828, intitulé : « Acte de modification de plusieurs actes imposant des droits sur les importations. »

Section 1. Il est ordonné par le Sénat et la Chambre des

Représentans des États-Unis d'Amérique, assemblés en Congrès, que dans tous les cas où un négociant des États-Unis, son agent ou subrécargue, aura donné un ordre à un manufacturier ou négociant étranger pour de la marchandise de fabrique étrangère, avant le premier jour de mai 1828 ; et qu'il démontrera, à la satisfaction du Secrétaire de la Trésorerie, que le dit ordre a été donné dans le cours régulier de ses affaires, et qu'il n'était pas au pouvoir du dit négociant de contrebander le dit ordre postérieurement à la création de la loi du 19 mai 1828, intitulée : « Acte de modification à plusieurs actes imposant des droits sur les importations, » et lorsqu'il démontrera encore, de la même manière, que la dite marchandise a été importée avant le premier jour de septembre 1828, la marchandise ainsi importée sera exempte de l'application de l'acte susdit, et sera sujette seulement aux droits auxquels elle était soumise avant l'adoption de l'acte.

Section 2. Il est de plus ordonné, que le Secrétaire de la Trésorerie est autorisé et requis de mettre le présent acte à exécution, en remboursant sur les fonds du Trésor qui n'ont pas été affectés à un emploi spécial, les droits imposés par le susdit acte : pourvu que les droits en question n'aient pas été remboursés par drawback à l'exportation.

BIOGRAPHIE.

KANT

DANS LES DERNIÈRES ANNÉES DE SA VIE.

(IV^e ARTICLE.)

Nous allons maintenant suivre le fil du récit de MM. Hasse et Wasianski à travers les trois ou quatre dernières années de la vie de Kant jusqu'à sa mort.

Dès 1793, il avait cessé ses leçons, et en 1799 pris congé du public. Ce fut lorsque le poids de l'âge commençait à se faire sentir, et que ses forces physiques et morales diminuèrent. Lui-même s'en aperçut, et il n'avait pas la faiblesse de chercher à le cacher ni aux autres ni à lui-même : il dit alors à ses amis : « Messieurs, je suis vieux et faible ; il faut me traiter comme un enfant. »

Il fut obligé de changer successivement ses habitudes. Auparavant il se couchait à dix heures et se levait à cinq. Il resta toujours fidèle à la dernière habitude, mais non pas à la première ; et peu à peu il en vint à se mettre au lit à neuf heures, et même avant. Au lieu de ses grandes promenades accoutumées, il se borna à une courte promenade dans le jardin du roi, près de sa maison ; et encore, malgré toutes ses précautions, une fois lui arriva-t-il de tomber dans la rue. Deux dames s'empressèrent de l'aider à se relever. Il les remercia vivement, et, fidèle aux principes de la vieille galanterie, il offrit à l'une d'elles la rose qu'il tenait à la main. Elle la prit avec joie, et la conserva comme un souvenir de Kant.

Cet accident lui fit supprimer toute promenade, ce qui l'affaiblit encore davantage ; et les choses en vinrent au point que, sur la fin de 1801, il remit à M. Wasianski le gouvernement de sa maison et de ses affaires.

Celle de ses facultés qui commençait à décliner sensiblement fut la mémoire, qui avait toujours été très mauvaise pour les choses de la vie commune. Il oubliait successivement et répétait plusieurs fois par jour les mêmes anecdotes. Pour éviter à ses amis l'ennui de ces répétitions, il avait soin d'écrire ce dont il voulait les entretenir à dîner sur de petits papiers qui s'égarèrent, et qu'il remplaça par un petit cahier à cet usage, qui devint ainsi une espèce de journal régulier. Il s'embrouillait dans les comptes d'argent. Il ne mesurait plus le temps exactement, surtout dans ses petites divisions ; ce qui le rendait oublieux, et aussi très impatient. Quelquefois on essayait de se servir de ce défaut à son profit, par exemple, pour ne pas lui donner du café, qu'il aimait beaucoup, mais qui l'agitait un peu la nuit ; mais, tôt ou tard, il fallait céder à l'impatience et à la vivacité de ses desirs. Il demandait du café *sur-le-champ*, selon sa coutume. On essayait de lui faire prendre le change, de détourner son attention, et on le faisait attendre le plus possible. Il revenait à la charge. On lui disait d'abord, le café va venir. Oui, répondit-il, c'est là le mal, il va venir, il n'est pas venu. Alors on lui disait : il vient à l'instant. Oui, à l'instant, mais il y a une heure que cet instant dure. A la fin, il se résignait stoïquement. Ah ! dans l'autre monde, je suis bien décidé à ne plus demander de café. Ou bien, il se levait de table, allait à la porte et criait le plus fort possible : du café, du café, et quand enfin il voyait monter le domestique, il s'écriait plein de joie comme le matelot du haut de ses hunes : La terre, la terre, j'aperçois la terre.

Mais où l'effet de l'âge paraissait davantage, c'était dans la faiblesse qu'il montrait pour la théorie de l'électricité. On sait l'importance qu'il attachait à la constitution atmosphérique et le rôle qu'il y faisait jouer à l'électricité. Il finit par rapporter à l'électricité les phénomènes les plus différents : par exemple, l'espèce de mortalité des chats qui eut lieu à cette époque à Berlin, à Vienne, à Copenhague et ailleurs. Il expliquait par le rapport de l'électricité générale qui régnait alors dans l'atmosphère avec l'électricité dont ces animaux sont particulièrement chargés. Il trouvait que l'électricité influait jusque sur la forme des nuages : il voulait même qu'elle fût la cause de ses pesanteurs de tête, et il espérait qu'avec un changement de tems cette indisposition passerait. Il éludait toute objection contre sa théorie favorite ; et comme elle était pour lui un motif de consolation, ses amis ne cherchaient guère à le contredire.

Lui, jusque là si actif, ne pouvait plus supporter le mouvement. Ses jambes lui refusaient leur service ; il tombait souvent ; mais il n'en faisait que rire, en disant qu'il ne pouvait se faire grand mal et tomber lourdement, à cause de la légèreté de son corps. Souvent, et surtout le matin, il s'endormait sur sa chaise, et en dormant tombait par terre ; et comme il ne pouvait se relever lui-même, il restait là tranquillement jusqu'à ce que quelqu'un arrivât. Plusieurs fois le soir sa tête s'inclina sur la lumière, qui mit le feu à son bonnet ; loin de s'effrayer, il le prenait avec ses mains sans faire attention à la dou-

leur de la brûlure, le portait tout enflammé au milieu de la chambre, et l'éteignait sous ses pieds.

Pendant tout l'hiver de 1802 il ne sortit pas une fois. Au printemps on essaya de lui faire faire quelques promenades en voiture et de le descendre dans son jardin. Mais il le reconnaissait à peine, et disait qu'il ne savait où il était. Il se sentait mal à l'aise comme dans une île déserte, et redemandait les lieux auxquels il était accoutumé. Le printemps ne lui fit presque pas d'impression. Quand le soleil brillait dans le ciel, quand les arbres commençaient à fleurir, et que ses amis lui faisaient remarquer, pour l'égayer, ce réveil de la nature, il disait avec froideur et indifférence : « C'est de même chaque année, et toujours de même. » Le seul plaisir qu'il eut fut le retour d'une fauvette qui le printemps précédent était venue chanter devant sa fenêtre. Encore cet unique plaisir ne lui resta pas ; le froid chassa la fauvette. Kant l'attendait avec une douce impatience ; et comme elle tardait : « Il doit faire encore froid sur les Apennins, » dit-il ; et il souhaitait avec tendresse un bon voyage à l'amie qui devait revenir le visiter, soit par elle-même, soit dans ses enfants. Mais ni elle ni les siens ne revinrent. La belle saison s'écoula ainsi sans faire de bien au pauvre vieillard.

Mil huit cent trois le trouva triste et fatigué de la vie. Il disait qu'il n'était plus bon à rien et qu'il ne savait plus que faire de lui-même. Le soir, quand on le conduisait au lit, il montrait son corps décharné, et disait à ses amis, d'une voix douce et mélancolique : « Ah ! messieurs, vous êtes jeunes et forts ; mais voyez mes misères : quand vous aurez quatre-vingts ans, vous serez aussi faibles que moi ; » et il montrait en se plaignant, mais sans aucune faiblesse, ses mains et ses pieds, d'une maigreur extrême. « Je n'ai plus long-tems à vivre, ajoutait-il ; mais je m'en vais avec une conscience pure et avec le sentiment consolant que je n'ai fait sciemment ni d'injustice ni de peine à personne. Et quand M. Hasse lui disait : « A merveille pour vous ; mais quand on n'a pas la conscience nette ? — Hé bien ! alors il faut tout faire pour réparer la brèche : il faut restituer, dédommager, expier autant que possible. » Plus d'une fois le noble vieillard, dans le sentiment de jour en jour plus douloureux de cette faiblesse de l'âge qui effrayait aussi Socrate, souhaita la mort. « La vie, disait-il, est pour moi un fardeau : je suis las de la porter ; et si cette nuit l'ange de la mort m'appelait, je leverais les mains et dirais de grand cœur : Dieu soit béni ! Je ne suis pas un poltron, et j'ai encore assez de force pour en finir si je voulais ; mais je regarde une pareille action comme immorale. Celui qui se détruit est une charogne qui se jette elle-même à la voirie. » M. Wasianski fait ici parler Kant un peu différemment : « Messieurs, aurait-il dit, je ne crains pas la mort, je saurai mourir ; et je vous assure devant Dieu que si cette nuit je sentais que je vais mourir, je leverais les mains et dirais : Dieu soit béni ! Mais si un mauvais démon s'asseyait sur mon cou et me soufflait à l'oreille : Tu as rendu malheureux un de tes semblables ; alors ce serait tout autre chose. » Paroles qui caractérisent précisément l'homme de bien, qui n'eût pas racheté sa vie au prix d'une faiblesse, et qui se disait sans cesse à lui-même et avait pris pour devise :

Summum crede nefas animam proferre pudori
Et propter vitam vivendi perdere causas.

C'est aujourd'hui, lui dit un jour M. Hasse, jour de jeûne et de pénitence. Il commença par sourire ; puis, devenant bientôt sérieux : Cet usage, répondit-il, serait fort utile si chacun employait ce jour à se rappeler ses péchés et à réparer autant que possible tout ce qu'il a fait de mal. Le verset xxiii de saint Matthieu : Accordez vous au plus tôt avec votre adversaire (et il récitait tout le verset sans faire une faute) serait un très bon texte. Il ajouta qu'autrefois il avait voulu faire, comme candidat de théologie, un sermon sur ce texte ; qu'il ne l'avait point prononcé. Ce sermon n'a pas été retrouvé après sa mort dans ses papiers.

Le même jour, s'il exprima aussi sur le péché originel en rigoriste et presque comme un véritable augustinien. Il n'y a pas grand chose de bon dans l'homme, dit-il : Tout homme hait son voisin, cherche à s'élever au-dessus de lui, est plein d'envie, de malice et d'autres vices diaboliques : *Homo homini non Deus, sed diabolus*. Que chacun sonde sa conscience..

Le 3 mars 1803, il dit que si la Bible n'était pas écrite, il est vraisemblable qu'elle ne le serait jamais.

Il rappelle et maintient avec force le principe de l'interprétation morale qu'il avait établi dans sa *Critique de la religion dans les limites de la seule raison*, et dans son *Combat des facultés*, comme la base de l'interprétation de la Bible. Comme théologien et prédicateur, disait-il, on doit supposer ce sens moral aux paroles de la Bible, alors même qu'il n'y serait pas. Sa prédilection pour ce genre d'interprétation est bien connue, et quand on lui annonçait que non seulement des théologiens, mais des philosophes bibliques par exemple Eichorn, avaient fait de fortes objections contre l'interprétation morale, il montrait le plus grand désir de les lire, ne les lisait pas, et répétait sans cesse son principe favori.

Il regardait le catholicisme comme très conséquent, et la défense de lire la Bible comme la clé de la voûte de tout l'édifice. Il défendait l'absolutum decretum. Après avoir lu la partie de l'histoire ecclésiastique de Calvin et de Schrockh, qui traite des hérésies : Il n'y a plus, dit-il, d'opinion nouvelle à inventer sur la divinité de Jésus-Christ : tout est épuisé.

Le 2 juin 1803, M. Hasse lui ayant demandé ce qu'il attendait après cette vie : Rien d'arrêté, répondit-il après quelque hésitation ; un instant auparavant, il avait répondu à une autre personne : Je ne sais rien de l'état à venir. Une autre fois il se prononça pour une sorte de métempsychose.

Éternité, dit-il un jour, entre toi et moi il y a un immense abîme. Avoir un pied dans l'éternité, l'autre ici, c'est ressembler à l'ange du Coran dont un sourcil est éloigné de l'autre de 8000 lieues.

De tems en tems il retrouvait quelque force, et il y avait des occasions où il parlait encore avec une expression profonde. C'avait toujours été là le caractère de son élocution, et l'éloquence qu'il était propre. Il n'y avait en lui ni déclamation pathétique, ni gestes étudiés, mais une chaleur intérieure qui passait dans sa voix et dans ses moindres paroles. Kant se montra encore une fois tout entier à ses amis, en leur parlant

de l'instinct merveilleux des animaux, et d'une expérience qu'il en avait faite lui-même. Dans un été assez froid où il y avait eu peu d'insectes, il trouva dans un magasin de farine plusieurs nids d'hirondelles, avec un certain nombre de petits étendus à terre sans vie. Les recherches qu'il fit le portèrent à conclure que c'étaient les hirondelles elles-mêmes qui, par instinct de prévoyance, et malgré la tendresse maternelle, ne pouvant nourrir tous leurs petits, en avaient sacrifié quelques uns pour sauver les autres. A cette découverte, disait Kant, je restai stupéfait ; il n'y avait qu'à adorer et à s'incliner, et il disait cela d'une manière qu'il est impossible de décrire. La haute piété qui brillait sur son visage vénérable, le son de sa voix, le tremblement de ses mains jointes, étaient quelque chose d'unique. Une amabilité sérieuse animait aussi son visage lorsqu'il racontait comment un jour, tenant dans ses mains une hirondelle, il était resté long-tems à regarder et à lire dans ses yeux, et qu'il lui avait semblé qu'il voyait le ciel. Il y a un Dieu, s'écriait-il, et il développait avec force l'argument tiré de l'ordre physique et des causes finales. Un débutant en philosophie lui ayant envoyé un écrit qui contenait sur le verso du titre une formule algébrique de Dieu, Kant écrivit au dessous avec un crayon : Ce serait = 0.

Il avait fini par ne plus suivre le mouvement qu'il avait lui-même donné, et les systèmes qui étaient venus après le sien n'avaient pour lui aucun intérêt, ou lui donnaient même de l'humeur. Il levait les épaules quand on lui parlait de Rheinfeld. Il ne fallait pas lui parler de Fichte et de son école ; et il accusait Herder de vouloir être dictateur. Reimse ne était le philosophe qu'il estimait le plus, et il faisait souvent l'éloge du professeur Kretse et du prédicateur Schulz.

Quand Wolmer publia sa *Géographie physique*, il en montra beaucoup d'humeur, et dit que tout cela n'était que charlatanisme, qu'il avait envoyé lui-même son manuscrit au professeur Rink à Dantzig. La vérité est que, s'il avait envoyé à Rink son propre cahier, celui dont il se servait pour ses leçons, Wolmer s'était procuré trois cahiers d'étudiants qui avaient suivi, à diverses époques, les cours de Kant sur la géographie physique, et qui avaient reproduit les développements riches et variés qu'il improvisait, et qui manquent dans son cahier et dans l'édition de Rink. Son dernier ouvrage, le seul manuscrit qu'il ait laissé (il avait disposé des autres précédemment) était intitulé, selon M. Hasse : *System der reinen philosophie in ihrem ganzen inbegriffe, système complet de philosophie speculative*. M. Hasse déclare qu'il le vit souvent sur le bureau de Kant, et le feuilleta plus d'une fois ; qu'il contenait plus d'une centaine de pages in-folio écrites très fin, et que les points les plus graves y étaient traités ; par exemple, l'idée de la philosophie, à quoi se rapporte la conversation dont nous avons rendu compte entre Hasse et Kant, l'idée de Dieu, l'idée de la liberté, et surtout le passage de la physique à la métaphysique. Au contraire, M. Wasianski prétend que le sujet de l'ouvrage était le passage de la métaphysique de la nature à la physique proprement dite. Selon M. Hasse, Kant, dans l'intimité, l'appelait son chef-d'œuvre, l'écrit qui renfermait tout son système, et il disait qu'il n'avait plus que la dernière main à mettre à la rédaction, ce qu'il espérait faire jusqu'au dernier moment. Selon M. Wasianski, Kant parlait très diversement de ce manuscrit : tantôt il le donnait pour le plus impartial de ses ouvrages, et comme à peu près complet, sauf dernière rédaction ; tantôt il voulait qu'on le brûlât après sa mort. Mais les deux narrations s'accordent sur le seul point qui nous intéresse ; savoir, que soumis à M. Schulz, juge compétent, et que Kant regardait comme le meilleur interprète de ses écrits, celui-ci en porta ce jugement, qu'il n'y avait rien qui répondit au titre, que c'était un simple commencement d'ouvrage, et qu'il ne pouvait conseiller de le publier. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que les efforts que fit Kant pour avancer et achever cet écrit ont beaucoup contribué à l'affaiblissement de ses forces.

Cet affaiblissement devint tel vers le milieu de 1803, qu'il fut évident pour tous ses amis que le grand philosophe approchait de sa fin.

MÉLANGES.

MAGNÉTISME.

Le fait suivant, intéressant pour l'histoire de la médecine et du magnétisme, s'est passé dans le département du Gers, chez le juge de paix du canton de Coudoué, en présence de plusieurs personnes notables.

Jean... métayer, âgé de 23 ans, était atteint d'un abcès par congestion à la partie inférieure et supérieure de la cuisse. Les gens de l'art qui donnaient des soins au malade décidèrent que la ponction serait pratiquée ; mais l'opération exigeait la plus grande prudence et beaucoup de résignation parce que l'artère crurale traversait la tumeur développée d'une manière effrayante.

M. le comte de B..., dont la force magnétique est remarquable, proposa de plonger le malade dans l'état magnétique, de produire le somnambulisme d'abord, puis d'établir l'insensibilité sur la partie du corps où devait être faite l'opération, afin d'épargner à Jean des angoisses et des souffrances inévitables dans l'état de veille. La proposition fut acceptée. Au bout de deux minutes le malade fut plongé dans l'état magnétique. Le somnambulisme se présente presque aussitôt, mais sans lucidité remarquable ; Jean répondait à son interrogateur qu'il cherchait en vain, et qu'il ne pouvait voir son mal ni la cause de ce mal. Dès lors, M. le docteur Lar... fit, avec la plus grande dextérité l'opération chirurgicale qui avait été jugée nécessaire. A plusieurs reprises il plongea le stylet dans l'ouverture faite par le bistouri, afin de donner issue à la matière purulente, lorsque son écoulement était empêché par les flocons albumineux. Le pansement fut fait ensuite. Pendant cette opération, Jean demeura immobile comme une statue ; son sommeil magnétique ne fut nullement troublé ; et sur la proposition agréée par messieurs les médecins de rompre l'état magnétique, M. le comte de B... réveilla spontanément le malade. M. le docteur R... s'approcha de lui, et lui demanda s'il voulait se soumettre à l'opération : il le fait bien, puisque cela est nécessaire, répondit-il. C'est alors que M.

R...lui annonça qu'il était inutile de recommencer puisqu'elle était faite. L'étonnement du malade fut à son comble, lorsqu'on lui en fit voir la preuve. Il n'avait rien senti, rien éprouvé, et ne se rappelait absolument que de l'action de M. de B. lorsqu'il appuya la paume de la main sur son front pour l'endormir.

— Le général Beauvais, auteur des victoires et conquêtes des Français et de plusieurs autres ouvrages importants, vient de succomber à une douloureuse maladie.

— D'après les tables dressées en Angleterre par ordre des Communes, on voit qu'en 1814, il y eut 1893 faillites; en 1829, 4063, et que le nombre total des banqueroutes, depuis la paix, s'élève à 60,991.

— On construit en ce moment à Lyon des maisons en bois à un seul étage, qui se montent et démontent à volonté; chacun des panneaux formant les façades porte un caractère qui marque la place qu'il doit occuper dans l'édifice. Ces maisons sont destinées à l'expédition, et quand la ville de bois sera achevée, on la démontrera pour la transporter au-delà des mers.

— Un diamant estimé à 1000 francs, a été trouvé dans le ventre d'une truite pêchée près de Vaucluse.

— On lit dans l'*Hespérus*: « On croit que la mère de Gaspard Hauser est une comtesse hongroise, veuve, et possédant une fortune considérable qui reviendra au jeune Gaspard. La première découverte à cet égard aurait été faite par un ecclésiastique, qui, se trouvant dans une auberge, aurait entendu raconter l'affaire dans une chambre contigue de la sienne. Une femme de chambre, maintenant au service du comte P..., a imploré, au premier bruit d'une enquête, la protection de son maître, en disant que cette affaire pouvait la conduire à l'échafaud.

— Parmi les officiers qui font partie de l'expédition d'Afrique, se trouve le fils de Poniatowski. Quoique suivi d'un équipage considérable, il n'est que maréchal-des-logis au troisième régiment de chasseurs.

— Il paraît définitivement, que le mariage de M^{lle} Sontag avec le comte de Rossi est un fait certain; mais que la jalousie de ce dernier et d'injustes soupçons de sa part ont amené une séparation.

— Il a été trouvé dans les fouilles qu'on pratique à Torsapienza, deux bustes précieux dans lesquels on croit reconnaître les figures des triumvirs Marc-Antoine et Lépide.

— L'Espagne a signé un traité avec la France relativement aux déserteurs. Cette importante négociation a eu lieu par les soins et sous la direction de M. Bourmont.

— D'après les calculs exacts, basés sur la consommation de la viande à Londres et à Paris, il a été reconnu que les habitants de la première ville mangent chacun 143 livres de viande par an, tandis qu'un Parisien n'en consomme que 86.

— Toutes les puissances de l'Europe veulent introduire le fusil à piston dans leurs armées. En France, on examine le système des capsules fulminantes. En Belgique, un officier de l'artillerie à cheval vient de présenter un mémoire très-détaillé sur la manière de changer tous les fusils à pierre en fusils à piston, sans beaucoup de dépense.

— On compte en Hongrie 7 millions de moutons, dont 3 millions appartiennent au prince d'Estherazy.

— Il vient de paraître à Leipsik un ouvrage de M. Kaup, dans lequel ce savant naturaliste trace l'histoire du développement de la vie animale sur le globe. Il résulte des importantes recherches de l'auteur, que le bipède appelé homme a pour ancêtres les oiseaux; l'éléphant, le phoque et le cheval, la tortue; la martre zibeline descend des crocodiles et la belette des grenouilles.

— L'entretien de neuf souverains en Europe (le grand-turc non compris) coûte 189,470,000 fr. En voici la répartition: Russie, 45,000,000 fr.; France, 42,500,000 fr.; Autriche, 37,500,000 fr.; Espagne, 13,750,000 fr.; Prusse, 10,937,500 fr.; Pays-Bas, 6,500,000 fr.; Angleterre, 25,000,000 fr.; Naples, 5,250,000 fr.; Portugal, 3,232,500 fr. Ce qui revient par tête, savoir: en Russie, à 88 c.; en France, à 1 fr. 36 c.; en Autriche, à 1 fr. 34 c.; en Espagne, à 1 fr. 20 c.; en Prusse, à 1 fr.; dans les Pays-Bas, à 1 fr. 20 c.; en Angleterre, à 1 fr. 20 c.; à Naples, à 80 c.; et en Portugal, à 78 c. (*Courrier français*.)

— Une question fort importante s'agit en ce moment dans les ports du nord de la France. Des instructions émanées du ministre des affaires étrangères, prescrivent aux préfets de déclarer aux négociants français qui occupent les postes de consuls ou vice-consuls des puissances étrangères, et qui sont en même temps juges des tribunaux de commerce et des conseils municipaux, qu'ils aient à opter entre les fonctions judiciaires, consultatives et administratives, attendu qu'il y a incompatibilité.

— En labourant son champ, un paysan de Serthouvières (Eure) vient de découvrir une foule d'antiquités précieuses; entr'autres, un dieu Mercure avec son caducée, petite statue d'argent haute de deux pieds et d'un travail exquis; puis des plats, des coupes et un grand nombre de vases en argent de différentes espèces, et sur lesquels on lit des descriptions mythologiques et des épisodes de la guerre de Troie.

— M. de Bourmont part aujourd'hui pour Toulon: la *Quotidienne* annonce qu'il sera reçu au milieu des transports de l'armée. C'est bien possible, il s'en trouve actuellement 200 dans le port. — (*Le Lutin*.)

— Le célèbre tireur d'Horoscope Frikmán, qui habitait Vienne, capitale de l'Autriche, depuis plusieurs années, vient de mourir; il laisse par testament des sommes assez fortes aux hospices, et une pension alimentaire de 300 florins à un hibou qui a puissamment contribué à sa réputation de sorcier. Ce hibou a aujourd'hui 55 ans, et jouit de toutes ses facultés physiques et morales; la pension viagère pourra lui être payée fort long-temps.

— M^{lle} Lysis, partant de cette ville, désire vendre un beau perroquet, avec sa cage qui parle très-bien. — (*J. de Verviers*.)

— Les époux Marceau étaient traduits devant la 7^{me} chambre. M. le président demande à la femme son âge. — Trente-sept ans, répond-elle. — Qu'est-ce que tu dis donc, répond aussitôt son mari, dis-donc quarante-sept; il ne faut pas mentir à la loi!

— Le *Courrier Français*, peu rieur de sa nature, rapporte qu'à Poitiers, la supérieure du couvent de femmes, ayant eu des réparations de maçonnerie à faire exécuter dans l'intérieur de la sainte maison, avait préalablement exigé que les maçons portassent une sonnette au cou.

— On lit dans le *Journal des Haras* ce singulier billet de fairepart:

« M. le duc de Guiche vous prévient que le vendredi 26, au matin, *Manœuvre* a mis bas le poulain, fils de Wang-Pope. » Le noble duc a oublié la formule de rigueur: *la mère et l'enfant se portent bien*.

— Voici l'opinion de M. le prince de Talleyrand sur l'état présent des affaires: « Le matin, dit-il, je crois à la dissolution; le soir, je n'y crois plus; à midi je n'ai pas d'opinion.

ANNONCES.

M. RENAULD, Architecte français, nouvellement arrivé à New-York, informe le public qu'il fait des plans de toutes sortes d'édifices et constructions, tels que temples, châteaux, théâtres, hôtels, maisons de commerce, maisons bourgeoises, maisons de campagne, devantures de magasins et de boutiques à l'instar de Paris; ponts en pierre, en bois et en fer; jardins anglais et français, etc. Il décore chacune de ces constructions d'une architecture grecque, romaine, française, gothique, chinoise, ou turque, selon le caractère qu'exige chaque édifice, et le goût du propriétaire ou constructeur; il dirigera lui-même les travaux qui lui seront confiés, donnera tous les profils, grandeur d'exécution et tracera les épreuves, si les entrepreneurs ou les ouvriers ne peuvent le faire.

Il fait aussi des arpentages et des plans topographiques des lieux, qu'il dessine d'après nature et qui sont capables de figurer à côté des plus jolis tableaux.

Il prendra des élèves pour l'architecture, montrera à dessiner la carte géographique et les plans topographiques, donnera des leçons de mathématiques et enseignera l'arpentage, à lever et rapporter au trait les plans les plus sinués en vingt leçons.

Sa demeure n'étant pas encore fixée, il prie les personnes qui auront besoin de ses services de vouloir bien adresser leurs demandes par écrit, franchises de port, au bureau du Rédacteur du présent Journal, pour les remettre au dit Architecte qui se rendra où il sera appelé. 36—

DÉJEUNER A LA FOURCHETTE. — Le soussigné se propose de donner, à la *Thatched House, Jersey City*, un déjeuner à la française, lundi 5 juillet prochain; la table sera servie depuis 8 jusqu'à 11 heures du matin.

Le soussigné espère que toutes les personnes qui désirent célébrer le glorieux anniversaire de l'indépendance américaine, loin du bruit de la ville et dans un des sites les plus agréables des environs, voudront bien l'honorer de leur compagnie. THOMAS JANUS.

BUREAU D'AGENCE, à NEW-YORK, Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise; de faire les entrées de Douane, pour chargemens et déchargemens de marchandises, bagage, etc.; de traduire toute espèce de documents et de servir d'interprète; de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences; de fournir les renseignements nécessaires pour se faire naturaliser citoyen des Etats-Unis; et enfin d'exécuter tout ce qui pourra être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donnera les garanties nécessaires de son exactitude et loyauté.

Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes qualités des Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Juliet 1, Regular do.....	20,000,	prix du billet, \$5.
8, Extra do.....	15,000,	do. 4.
15, Do. do.....	10,000,	do. 3.
22, Regular do.....	3 de 10,000,	do. 5.
29, Extra do.....	15,000,	do. 4.

Nous nous chargeons de tout ce qui concerne le change ou la commission.

LIBRAIRIE FRANÇAISE DE THOISNIER DESPLACES,

A Paris, rue de l'Abbaye, No. 14 faubourg St-Germain, A New-York, corner of Exchange-place & William-st. No. 32.

Collection de MANUELS formant une Encyclopédie des Sciences et Arts, format in-18°, se vendant séparément.

Histoire de Napoléon, par M. de Norvins, troisième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur; 4 gros volumes in-8, ornés de Portraits, Vignettes, Cartes et Plans.

Biographie Universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes.

Annuaire Historique Universel (années 1818 à 1828 incluses), avec un Appendice contenant les actes publics, traités, etc., etc.

Œuvres complètes de Buffon, mises en ordre par M. le comte de Lacépède, enrichies par ce savant d'une vue générale des progrès des sciences naturelles; nouv. éd., ornée du portrait de l'auteur et de 245 belles gravures. 26 volumes in-8.

Histoire Naturelle des Quadrupèdes, Ovipares, Serpens, Poissons et Cétacées, par M. le comte de Lacépède; 5 vol. in-8, ornés de 115 planches, ouvrage faisant suite aux éditions de Buffon.

Les prix sont ceux de France auxquels on ajoute les frais de douanes et transport.

La maison se charge de toutes commissions ou recouvrements sur l'Europe.

M. DISPOS, professeur des langues française et espagnole et de Mathématiques, auteur d'un ouvrage sur la *Science des livres*, offre ses services aux chefs des pensionnats ainsi qu'aux personnes qui désirent prendre des leçons particulières dans ces différentes branches d'instruction.

M. Dispos ne trouverait pas d'inconvénient à prendre des engagements pour la campagne, ou pour quelque Etat que ce fût de l'Union. S'adresser, pour les renseignements, à MM. Berard et Mondon, libraires, No. 3 Courtlandt street. 33—3 f.

AVIS.

M. JOSEPH COLLET vient d'ouvrir un magasin de VINS au No. 133 Greenwich street. On trouvera dans son établissement toutes espèces de Vins et Liqueurs, qu'il vendra au plus bas prix possible, et, pour donner une idée de ces prix, il fait savoir qu'il délivrera, en ville, des Vins rouges, de bonne qualité, à \$1 25 la douzaine de bouteilles; et à 50 cents par gallon, pris par dam-jeannes.

Le soussigné vient de recevoir un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels les suivants:

MÉDECINE, PHARMACIE.

Pharmacopée usuelle, théorique et pratique; par M. Van Mons. 2 gros vols. in-8. avec portrait, etc. \$3 50.

Action (de l') des émetiques et des Purgatifs sur l'économie animale, et de leur emploi dans les maladies; par Marq. Ouvrage couronné par la société des sciences médicales de Bruxelles. 1 vol. in-8. \$1

Cours Théorique et Pratique d'Accouchement; par J. Capuron. 1 vol. in-8. 1839. \$1 75

Lithotritie (de la) ou Broiement de la pierre dans la Vessie; par le docteur Civiale. 1 vol. grand in-8. papier vélin. avec planches. \$1 50

Dictionnaire Universel de Matière médicale et de thérapeutique générale; par Merat et De Lens. In-8. tome I. 1830. \$2

L'ouvrage aura 6 vols.

Manuel de Matière Médicales, ou Description abrégée des médicaments, avec l'indication des caractères botaniques des plantes médicales, des considérations sur l'art de formules, etc. etc. Nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée, et mise au courant des connaissances actuelles; par MM. H. M. Edwards et Vavasseur. 1 très fort vol. in-12. papier fin satiné. \$1 63

Foreign and Classical Bookstore,

CHARLES DE BEHR, Director,

108 Broadway, New-York,

32 South-sixth-street, Philadelphie.

34—

HOTEL DU COMMERCE.

No 76 Broad-st. New-York.

Cet Hôtel, un des plus vastes de cette ville, situé au centre des affaires, et tenu depuis longtemps par M. Collet, vient d'être entièrement restauré par ses nouveaux propriétaires.

Messieurs les Voyageurs qui l'honoreront de leur présence, y trouveront des appartements élégants de la plus grande propreté et pouvant recevoir des familles entières; une table délicate, abondante et variée; des vins de premier choix; un Café à la Française, où se liront les principaux journaux de l'Europe et de l'Amérique; des Bains bien tenus; enfin, tous les soins et renseignements utiles.

On y servira une table d'hôte à 3 heures et des repas de commande à toute heure. 32—

FONDERIE EN CARACTERES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.	
Pica..... 36 cents.	Small Pica..... 38 cents.
Long-Primer..... 40	Brevier..... 56
Bourgeois..... 46	Minion..... 70
Nonpareil..... 90	Pearl..... \$1 40
Diamond..... \$2.	

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

Wm. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

VALENTIN PELLETIER a l'honneur de prévenir le public qu'il a transporté son magasin d'ÉPICERIES au No. 7 Barclay street, où il continue de tenir et de vendre

Vins français et étrangers,
Liqueurs de toutes sortes, de première qualité,
Comestibles d'Europe
Fromages de toute espèce, etc., etc.

Il se charge, comme auparavant, de mettre en bouteille les Vins et autres liquides. Ses prix sont très modérés. 21—3 ms

PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS,

No. 67 Congress-street.....BOSTON.

LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par M^{lle} Vose, où les dames et messieurs qui désireraient s'arrêter quelque temps, à Boston, trouveront des appartements bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités; on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Côtelettes de mouton, Beefsteaks et autres articles seront servis à la minute. 10—6 m

A VENDRE, PAR G. DESABAYE, dans son nouveau magasin, au coin de Park-Place et Broadway, les objets suivants:

Au débarquement des ships *Formosa, De Rham et Charlemagne*,
5 meules fromage de Gruyère,
1 caisse sardines à l'huile,
2 caisses patés de foie gras, bécasses, perdreaux, alouettes,
cailles et lièvre, le tout aux truffes,
1 caisse bouillon gras, et gelée de viande,
2 sacs haricots rouges,

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agens en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grace des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezous sont les produits des plus célèbres fabriques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agens, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit: à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$13, sans le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excedant pas un carré d'ies. pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.